

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 50

Artikel: La réclame : (revu et augmenté de Jean Goudeski de la "Tribune de Genève")
Autor: Goudeski, Jean
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206490>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

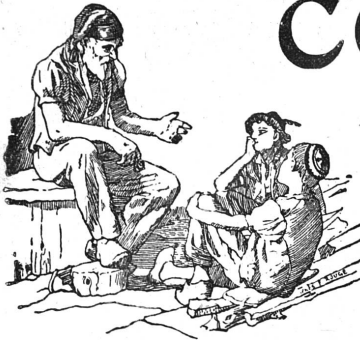
Download PDF: 20.11.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Fondé en 1861, par L. Monnet et H. Renou.



Rédaction, rue d'Etraz, 23 (1^{er} étage).

Administration (abonnements, changements d'adresse),
E. Monnet, rue de la Louve, 1.

Pour les annonces s'adresser exclusivement
à l'Agence de Publicité Haasenstain & Vogler,
GRAND-CHÊNE, 11, LAUSANNE,
et dans ses agences.

ABONNEMENT : Suisse, un an, Fr. 4 50;
six mois, Fr. 2 50. — Etranger, un an, Fr. 7 20.

ANNONCES : Canton, 15 cent. — Suisse, 20 cent.
Etranger, 25 cent. — Réclames, 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

SERVICE GRATUIT

du journal, durant le mois de **Décembre** 1909, aux nouveaux abonnés d'**UN AN**, à partir du 1^{er} JANVIER 1910.

LA GIRAFE DU MUSÉE

DEPUIS que le Musée cantonal de zoologie est installé au palais de Rumine, les visiteurs y affluent, particulièrement le dimanche. A côté des sujets nouveaux — comme les superbes bœufs musqués — dont se sont enrichies les collections, les curieux y reviennent avec une visible satisfaction les bêtes rares, les phénomènes qui les amusaient ou les émerveillaient quand ils étaient écoliers : le veau à deux têtes, les brochets morts étouffés en voulant réciproquement s'avalier, la girafe qui rappelle le plus populaire des livres du capitaine Mayne-Reid, etc.

La girafe du Musée a son histoire. Elle fut prise, avec une autre, au mois de décembre 1842, dans une chasse faite en Nubie par des Arabes pour le compte de M. Leichet, de Strasbourg, établi en Egypte comme sellier-carrossier, chargé du soin des équipages de l'un des princes petit-fils de Méhémet-Ali.

Ces deux girafes étaient deux mâles âgés d'environ sept mois. M. Leichet débarqua avec ces animaux à Marseille. De là il passa à Nice, où il fut sollicité de donner le spectacle d'une course de ces girafes. Cette tentative fut malheureuse. L'un des coureurs du désert tomba et, se cassant la colonne vertébrale, ne tarda pas à périr. Il avait alors dix-huit mois.

La girafe survivante fut acheminée sur Berlin. Elle passa à Lausanne durant l'été 1843. « La girafe que le public lausannois n'a pu voir que pendant quatre jours, dit une feuille de l'époque, se repose à Mon-Repos, où M. Perdonnet a bien voulu lui donner l'hospitalité. Paris et Londres possèdent seuls des girafes vivantes, celle-ci est la seule qui ait touché le sol helvétique. Elle se plaît à voir les curieux autour d'elle. L'on ne peut la faire voyager de nuit, et la voiture dans laquelle on la transporte lui permet de jouir des variations du paysage, dont la vue paraît l'amuser. »

Ayant appris que la peau de l'autre girafe était à vendre, le Conseil d'Etat s'empressa de l'acheter pour le Musée. « Cette peau, dit le journal de 1843, qui n'avait reçu à Nice qu'une préparation très imparfaite, a été travaillée dans les ateliers de M. J.-J. Mercier, par le premier ouvrier, M. Samuel Summer, Wurtembergeois.

» Un mannequin en bois et liège, artistiquement préparé par M. J.-L. Glardon, de Vallorbe, qui avait observé avec soin l'individu vivant pendant son séjour à Lausanne et pris toutes les mesures nécessaires pour l'exactitude des formes, a été établi dans l'atelier Mercier, puis transporté au Musée. Là il a reçu la peau préparée avec beaucoup de soin par M. Summer. M.M. Glardon et Rodolphe Lœnir, très habile sellier établi à Lausanne, ont travaillé, de

concert avec M. Summer, à étendre la peau et à la coudre, et l'on doit à cet heureux concours d'industriels qu'on peut considérer comme étant de première force, une des plus belles pièces de notre Musée et qui peut aller de pair avec celles du même genre qu'on voit à Paris et à Londres. Notre girafe, il est vrai, n'a que dix pieds de hauteur; mais sous tous les autres rapports elle ne laisse rien à désirer, et l'on aurait été très embarrassé s'il eût fallu en loger une plus grande.

» Le Conseil d'Etat a consacré à cette acquisition une partie des 4000 fr. de Suisse légués au Musée par M. Mayor-von der Bruken, de Mollens, propriétaire de la Gordanne, près de Rolle, où il est mort le 8 janvier 1843. »

Simple fable, toujours de saison. — Un renard voyant des poules juchées, avec leur coq, sur un perchoir, tâchait de les attirer par de belles paroles.

— J'ai, dit-il, une bonne nouvelle à vous apprendre, c'est que les animaux ont tenu un grand conseil et ont fait entre eux une paix éternelle. Descendez, célébrons de bonne amitié cette paix.

Le coq, plus fin que le renard, se dresse sur ses ergots et regarde de tous côtés.

— Que regardez-vous donc? demande le renard.

— Je regarde deux chiens qui s'avancent.

Et le renard de fuir à toutes jambes.

— Eh! mais, lui crie le coq, la paix est faite, pourtant, entre les animaux.

— Oh! réplique le renard, en courant de plus belle, peut-être que ces chiens ne savent pas encore la nouvelle.

EFFETS D'ÉLECTIONS

On nous écrit de Fribourg :

Apré lé ballé j'élections
On conchillé frais dégomma
Fajei dei trichté réflexions
Ché dejai : m'an pas rénonmâ!

Iré tellement trichtou
Que la radze la biantsi
Ché paï qu'iran ran gris
Dao coté gautsou.

Ora lei ill'a duvé mouchtasté naré,
Ion lé bon et bravou citoyen,
Rechpectabiou in mimou tin,
L'autrou lé pas chon fraré.

Ion l'a balla naré,
L'autrou tchié d'on coté.
Et po pas lou fère à vare,
L'a tend avouei dao café.

Lei beté dé toté chouarté d'ingrédién,
Mimament de la grèche dé tsin.
Fa lou bi et lou gros la demindze
Avouei cha coluodéjo lou nâ dinche.

Ora que lé ran mé conchillé
Queman aodrè se vè lou banquier,
Mimament avouei Djan
Poré ran mé avei d'erdzan.

Quand vindré ré po vautâ
Lé mouchtatsé naré fudré portâ
Chu lé lichté queman faut
Ch'a la mouchtatsé lei ill'a randé faux.

PIERRE TSERDZIGNOLET.

LA RÉCLAME

(Recu et augmenté de Jean Goudeshi de la « Tribune de Genève. »)

Les lignes suivantes nous sont transmises par l'un des meilleurs et des plus fidèles amis du *Conteur*. Pourrions-nous donc ne pas les insérer?

UN de mes voisins de campagne, le baron du Préchon, eut la fâcheuse idée de m'inviter, l'été dernier, à une des soirées qu'il a la manie de donner parfois, en sa villa de l'Ermitage.

Il avait, pour la circonstance, fait venir de la ville voisine des *artistes* chargés de divertir ses invités par des chansons et des monologues. On fait ce qu'on peut.

J'arrivai au moment où un monsieur très chauve, d'une voix très mélancolique, récitait le *Vase brisé* :

Le vase où meurt cette verveine,
D'un coup d'éventail fut fêlé...
Le coup dut effleurer à peine,
Aucun bruit ne l'a révélé.

J'écoutais distraitemment, connaissant le morceau par cœur; mais, arrivé au dernier vers :

Il est brisé, n'y touche pas.

le récitant força mon attention. Il continuait plus mélancolique que jamais :

Il est brisé, dit le poète,
Et, certes, nous sommes d'accord.
Mais s'il vous passait par la tête,
De vouloir y toucher encor,
Pour le rendre à jamais solide,
Achetez, pour le prix d'un franc,
Un flacon de colle liquide,
Portant la marque Alfred Durand.

J'étais à peine remis de mon étonnement, quand un autre personnage vint près du piano chanter le *Vieil Habit*, de Béranger.

Et, jusqu'au dernier couplet, les invités, bons enfants et pas fiers, reprenaient en chœur :

Mon vieil habit, ne nous séparons pas!

Nous croyions la chanson terminée lorsque le chanteur reprit :

Mais ce matin, en passant dans la rue
De Richelieu, devant le trois cent vingt,
Je vis la foule innombrable accourue,
Qui se pâmait : Ce n'était pas en vain!
On y donnait un complet sur mesure,
Et pour quel prix? Trente-neuf francs dix sous...
Et je te dis, en voyant ton usure :
Mon vieil habit, vite séparons-nous.

Puis, sans laisser aux auditeurs le temps de protester — et ils n'y pensaient guère — ce baryton, d'un air farouche, commença le *Clair-ron*, de Déroulède :

L'air est pur, la route est large,
Le clairon sonne la charge...

Le clairon sonnait toujours.

Et il finit ainsi :

Et s'il fit cette prouesse.
De sonner, de sonner sans cesse,
C'est qu'il prenait quelquefois
Deux ou trois pastilles George,
Excellentes pour la gorge,
Pour les bronches et pour la voix.

J'entends vanter encore les vertus d'un tas de remèdes et la supériorité de pas mal de marques. A la fin, un des *artistes*, à ma demande, m'expliqua le mot de l'énigme.

Le docteur P., qui a lâché la médecine pour la publicité, a fondé à Paris une agence pour l'organisation de représentations mondaines, avec succursales en province. Et grâce au répertoire qu'il fournit à ses acteurs, il attire l'attention de ses concitoyens sur les produits qu'il est chargé de lancer.

J'allais me retirer lorsqu'une charmante jeune fille en toilette claire vint, toute rougissante, déclamer la fable suivante :

Un mal qui répand la terreur,
Mal que le ciel en sa fureur

Inventa pour punir les crimes de la terre
Et c'est *neurasthénie* qu'on lui donna pour nom ;
Ce mot est fort joli ; mais l'affection non !

Elle fait aux humains la guerre.

On en meurt rarement, mais beaucoup sont frappés
Et les malades sont très fort préoccupés
De chercher à guérir ce mal qui les attriste ;
Ils consultent docteur, pharmacien, chimiste.
Les remèdes qui sont prônés par les journaux
Ne réussissent point à guérir leurs maux.

Eh bien j'en connais un, j'hésite à vous le dire.
Et pourtant, il ferait cesser votre martyre,
Si vous étiez atteint de ce mal ennuyeux
(Ce qui serait pour vous évidemment fâcheux).
Ce remède certain, seul, unique efficace,
Capable de guérir votre humaine carcasse,
Faut-il vous l'indiquer, je crois que je le dois,
C'est... un abonnement au gai *Conteur vaudois*.

CARIFARIBORDÉ

PARLANT de *La Moisson est grande*, de M. Benjamin Vallotton, un critique pose cette question : « Que signifie le mot *carifaribordé* employé à la page 57 et qui ne figure ni dans le dictionnaire de l'Académie ni dans celui du commissaire Potterat ? »

Carifaribordé veut dire : pomponné, fagoté. Ce mot se retrouve dans une ritournelle que le commissaire Potterat a dû connaître dans sa prime jeunesse. Il n'y a pas bien des années, à Lausanne, on la chantonnait encore, sur une seule note, très vite. Un de nos lecteurs veut bien nous en rappeler le texte. Le voici :

Les pantouffles de madame
Sont ourlées, sont brodées,
Sont carifaribordées.

Si j'avais de l'ourlure, de la brodure, de la carifa-
[ribordure,

Je les ourlerais, je les broderais,
Je les carifariborderais

Aussi bien qu'un brodeur, qu'un ourleur, qu'un ca-
[rifaribordeur,
Qui ourle, qui brode, qui carifariborde.

AU « CORDON BLEU »

Nous avons toujours pensé que le meilleur apprentissage de cuisinière, que puisse faire une jeune fille, c'était chez elle, sous la direction expérimentée et bienveillante de sa mère.

Nous nous sommes trompé. Il faut l'école. L'école est aujourd'hui le mortier où l'on doit passer, si l'on veut être quelque chose, quoi que ce soit. Hors le pilon pédagogique, point de salut. Il y a des écoles pour tout. N'a-t-on pas fondé même des écoles de journalisme, à la sor-

tie desquelles les élèves reçoivent un beau « diplôme » de journaliste, dûment scellé et parafé. Une fois dans la carrière, ces brillants diplômés, la plume en main, sont là, entre leurs ciseaux et leur pot de colle, comme un condamné à mort qui aurait à choisir entre la guillotine ou le gibet. Et le typographe a le temps d'attendre.

Mais revenons aux apprenties ménagères, car c'est d'elles surtout qu'il s'agit.

Détachons ce fragment de l'amusant récit que fit un jour Adolphe Brisson, dans un de ses livres, d'un *cours de cuisine* donné à des jeunes filles du monde.

Les élèves sont rangées autour du fourneau où mitonne une *blanquette de veau*. Le professeur les interroge :

— Allons, mesdemoiselles, que l'une de vous me résume la *théorie des grillades*...

« Une jeune personne pétulante se lève, s'approche du fourneau où la blanquette continue de mitonner, et, doctement, elle expose les principes sur lesquels est basé l'art de rôtir la chair des volatiles et des quadrupèdes. J'avoue que j'ai retiré grand profit de cette dissertation... Je m'imaginais que, pour manger un poulet irréprochable, il fallait le faire tourner pendant une demi-heure devant un feu de bois sec. Je croyais au flair des rôtisseurs, à leur divination, qui justifient le vieil adage : *On devient cuisinier, on naît rôtisseur*. Ces chimères se sont envolées, L'élève en question m'a prouvé clair comme le jour : 1° que la rôtissoire de nos pères était une balance ; 2° qu'aucune rôtissoire ne vaut un four à gaz pour obtenir une cuisson rapide et parfaite ; 3° que le premier imbécile venu peut réaliser, avec quelques minutes d'attention, une grillade idéale.

« — On sait, poursuit la néophyte, que le morceau de viande doit être retourné quand une goutte de sang perle sur la face supérieure ; on sait qu'il est à point quand une goutte de sang tombe dans la lèche-frite. Quelques précautions sont nécessaires pour assurer le bon état du rôti. Il faut le remuer avec une cuillère ou avec les doigts, mais ne jamais le piquer à la fourchette.

« — Faites la démonstration, dit le professeur.

« L'ardente élève se précipite, s'empare d'un bout d'entrecôte, l'arrange, l'embellit, le débarrasse des parties trop grasses, le saupoudre d'épices, le pose sur le gril préalablement chauffé, allume la rampe de gaz, et surveille la goutte de sang, la fameuse goutte qui doit la guider dans son entreprise. Et tous les regards, anxieux, sont fixés vers cette goutte, suprême et fragile espoir de la cuisinière. Attendez ! la voilà qui se forme, qui grossit, qui tremble, qui grésille. Vite ! Le beefsteak, délicatement renversé, présente à la flamme son autre flanc, marbré et veiné de suif. Encore trois minutes et le morceau fumant, précipité dans un plat et coupé en tranches, laisse échapper par ses blessures les flots d'un jus réconfortant et vermeil.

« Le plat circule : on regarde, on hume, on déguste. C'est un triomphe.

« Cependant, il convient de ne pas oublier la blanquette qui, depuis tantôt une heure, roulotte sur un feu doux. Le moment est venu de lier la sauce. Moment solennel ! opération délicate ! Le professeur appelle à lui son état-major ; il distribue la besogne. A l'une il confie la mission de casser les œufs et d'isoler les jaunes des blancs ; à l'autre il recommande d'égoutter la viande ; il attire l'attention de la troisième sur les petits oignons qui éprouvent le besoin d'être blanchis ; il demande à la quatrième d'essuyer la casserole, à la cinquième d'aller chercher le vinaigre. Puis, avec l'agilité d'un praticien consommé, il remue la sauce blanche qui s'épaissit, se parfume, prend l'apparence, la consistance et le velouté d'une crème à la vanille.

« Ce mets de roi est transvasé tout fumant dans plusieurs douzaines d'assiettes qui sont distribuées aux assistants. Et la blanquette disparaît, grignotée par mille jolies quenottes, pendant que le maître s'éponge le front, échauffé comme un général qui vient de gagner une bataille. On le remercie, on sollicite son opinion sur certains cas difficiles.

« Une dame s'approche bedonnante et roucouillante :

« — Le poulet marengo (dit-elle, avec mystère) a obtenu un très gros succès. J'essaierai dimanche prochain la sole joinville.

« C'est au tour d'une enfant de seize ans (nattes dans le dos et taille flutette), suivie de sa bonne. Elle tremble et murmure d'une voix douce :

« — Monsieur le professeur, dans la matelote d'anguille faut-il faire les croûtons au beurre ou à l'huile ?

« — L'huile est préférable, mademoiselle.

« La foule se disperse. »

Et voilà comment, aujourd'hui, on fait les bonnes ménagères, celles à qui incombe le soin délicat d'assurer le bonheur de leur mari et celui de leurs enfants, si le Ciel daigne leur en accorder.

Il convient toutefois d'ajouter que l'enseignement ménager n'est pas toujours comme celui que dépeignent les lignes ci-dessus. Dans nombre d'écoles ménagères, on est plus soucieux du côté pratique de la vie, auquel, quoi qu'on en dise, appartient la plus grosse part.

FAVEY et GROGNOZ. — Ainsi que nous l'avons annoncé samedi dernier, la nouvelle édition des récits complets des aventures de *Favey, Grognoz et de l'assesseur* est sous presse. Pour répondre au désir qui nous est exprimé de divers côtés, nous recevrons encore exceptionnellement des souscriptions, au prix de 2 francs *jusqu'au 15 décembre* inclusivement. — Le prix de vente, après cette date, sera de 2 fr. 50.

LES FEMMES ET L'AMOUR

VOICI, sans malice aucune — de la part du *Conteur*, l'avertissement n'est pas inutile — quelques pensées de Mme de Girardin, sur les femmes et l'amour.

*

Si on retranchait de notre vie le temps consacré à l'amour, elle nous paraîtrait bien courte et un vide affreux.

*

La caressante ceillade d'une coquette est un filet qui sert à prendre des dupes

*

La langue de l'amour n'a pas d'idiome particulier ; comme la musique, elle est de tous les temps et de tous les pays.

*

La flatterie est le meilleur passeport pour arriver au cœur d'une cruelle.

*

On représente l'amour aveugle ; cependant, c'est toujours par les yeux que se déclare une passion.

*

Rien ne conspire plus contre la vertu des femmes qu'elles-mêmes.

*

L'enfance est le paradis de la vie ; le célibat, le purgatoire ; le mariage, l'enfer.

*

En politique on aime la trahison, mais point les traîtres ; en amour ceux-ci sont plus aimés que la trahison.

*

En amour, quand on fait un traité, c'est le vaincu qui fait la loi au vainqueur.